

Late vintage Cohen

Leonard Cohen World Tour 2008-2009. Concert donné à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, dans le cadre du Festival international de jazz de Montréal, du 23 au 25 juin 2008

Gilles Dupuis

Numéro 222, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2008). Late vintage Cohen / *Leonard Cohen World Tour 2008-2009*. Concert donné à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, dans le cadre du Festival international de jazz de Montréal, du 23 au 25 juin 2008. *Spirale*, (222), 33–33.

Late vintage Cohen

LEONARD COHEN WORLD TOUR 2008-2009

Concert donné à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, dans le cadre du Festival international de jazz de Montréal, du 23 au 25 juin 2008.

par GILLES DUPUIS

Si l'on reconnaît un grand cru classé à sa capacité de vieillir, plus précisément de *bien* vieillir, acquérant souplesse et profondeur tout en conservant des tannins moelleux et capiteux, nul doute que Leonard Cohen (l'homme, sa voix, sa poésie et sa musique) est l'assemblage issu d'une cuvée exceptionnelle. Plus encore qu'à un vin d'origine contrôlée, c'est à un très grand porto millésimé que je comparerais les effluves qui se sont dégagés ce mercredi soir, dans la salle principale pourtant si froide de la Place des Arts, lors du dernier spectacle montréalais de la tournée mondiale de celui qui aurait pu choisir de devenir prêtre ou rabbin, mais qui s'est contenté humblement d'être poète et musicien, redonnant toutefois à l'antique charge de *cantor* toute sa dignité humaine et spirituelle.

Entouré d'une brochette de musiciens triés sur le volet (le directeur musical Roscoe Beck à la basse, Neil Larsen aux claviers et à l'accordéon, Bob Metzger à la guitare, Javier Mas à la mandoline et au luth, Dino Soldo au saxophone et autres instruments à vent, et Rafael Gayol à la percussion), secondé par ses complices de toujours qui lui prêtent volontiers leur voix féminine — dont sa collaboratrice, Sharon Robinson, flanquée des sœurs Webb —, le chantre de la poésie vivante et du verbe incarné, soumis à la tentation et y succombant avec grâce, nous a livré une prestation des plus généreuses (environ vingt-quatre titres en trois heures de spectacle, incluant trois rappels), à la hauteur des attentes légitimes d'un public exigeant mais conquis à l'avance, voire au delà de ce que ses plus ardents partisans et fidèles admiratrices auraient osé espérer. Pour cette virée en sa ville natale qui l'avait trop longtemps désiré — et sur ce chapitre seulement, on ne peut que « remercier » celle qui en est l'instigatrice impopulaire —, Cohen a puisé dans ses premiers et ses derniers albums, laissant la production mitoyenne dans l'ombre, comme s'il s'agissait de la partie de son œuvre (et de sa vie) qu'il préférerait oublier. C'est ainsi

qu'on a pu entendre les incontournables *Suzanne* et *So Long*, *Marianne* du premier album, de même que *Sisters of Mercy* et *Hey, That's No Way to Say Goodbye*; le très populaire *Bird on the Wire* du deuxième album, ainsi que *Avalanche* du troisième; en revanche, presque rien des quatrième, cinquième, sixième et septième albums (incluant le premier album « Live » et la première compilation « The Best of ») sinon *Who by Fire*, et seulement *The Gypsy's Wife* du huitième album; pour se concentrer sur les trois albums suivants, avec *Dance Me to the End of Love* (présenté en ouverture du spectacle), *Hallelujah* et *If It Be Your Will* (superbement rendu par les sœurs Webb dans un climat cel-

soit l'approche choisie, la poésie était toujours au rendez-vous, réverbérée et transfigurée par la musique.

Un mot sur l'atmosphère très spéciale qui s'est dégagée de cette messe profane (ou ce concert sacré) tout au long de la soirée qui semblait vouloir s'éterniser, mais sans longueur. Une scène on ne peut plus simple, constituée en arrière-plan d'un rideau illuminé par un jeu de lumière variant du bleu profond au rouge intense en passant par le violet mystique, selon l'humeur des pièces, pour atteindre avec *Hallelujah* un rayonnement doré on ne peut plus approprié. Dans cette optique, le spectacle se présentait comme une hyperbole radieuse de son et de

leurs sonorités suaves, les accents plus rauques du mentor. Certains critiques ont reproché à Cohen de saluer trop souvent ses musiciens, tirant sa révérence jusqu'à l'obséquiosité; pour ma part, j'y ai décelé la profonde et plus sincère déférence que doit l'hôte à ses invités, et l'invité à son public, quand l'invité de marque et l'humble commensal se fondent en une seule personne qui a de la classe...

Que dire enfin de la voix du maître, laquelle s'était enfumée en vieillissant au point de n'être plus que le souffle d'elle-même? Démarrant la rumeur qui veut qu'elle en soit réduite à un filet — rumeur que le dernier album enregistré, *Dear Heather*, semblait entériner tant le souffle s'y faisait murmure indistinct —, c'est par une voix grave, certes, sombre, sans aucun doute, que nous avons encore été bercés, mais qui s'est révélée ce soir-là étonnement jeune, ou alors rajeunie, ou encore ragaillardie. Comme si Cohen avait retrouvé tous ses moyens, s'était remis en voix, grâce peut-être à la voie bénéfique du bouddhisme, sa dernière « religion » après ou plutôt aux côtés de l'héritage juif et de l'influence catholique, venue à point pour contrebalancer les « ravages » de la cigarette et de l'alcool... Et pourtant, c'est encore à ces agents de destruction qu'il faut remettre la palme si l'on veut en apprécier le grain si particulier. Après le timbre aigre de la jeunesse, puis le registre rauque de la maturité, le vieillissement a été profitable à cette belle voix usée que la patine du temps a bonifiée. C'est en effet à une voix remplie de tannins que nous avons eu droit ce soir béni entre tous les soirs, une voix tonique voire tannique, accompagnée de notes empyreumatiques. Pas étonnant que nous ayons eu l'impression de planer dans l'empyrée sans même quitter terre, en scandant à notre tour Alléluia, Hosanna, Gloria... Ou plus simplement en disant : *grazie*.

Merci, Monsieur Cohen. ●

Parfois le poète prenait le pas sur le musicien, récitant un poème repris ensuite en chanson par ses compagnes; d'autres fois, il amorçait l'incipit d'un texte en français, avant de le chanter en anglais. Quelle que soit l'approche choisie, la poésie était toujours au rendez-vous, réverbérée et transfigurée par la musique.

tique bien adapté à ce morceau); *First We Take Manhattan*, *Ain't No Cure for Love*, *I'M. Your Man*, *Take This Waltz* (dans une interprétation émouvante dédiée à la mémoire de l'ami poète, Irving Layton) et *Tower of Song* (en ouverture de la deuxième partie du spectacle); *The Future*, *Closing Time*, *Anthem* et *Democracy*; sans oublier les incursions dans l'avant-dernier album, produit par « l'incomparable » — les mots sont de Cohen lui-même — Sharon Robinson : *In My Secret Life*, *A Thousand Kisses Deep* et *Boogie Street*. Parfois le poète prenait le pas sur le musicien, récitant un poème repris ensuite en chanson par ses compagnes; d'autres fois, il amorçait l'incipit d'un texte en français, avant de le chanter en anglais. Quelle que

lumière, culminant au moment le plus sacré et jubilatoire de la performance. En filigrane, sur la toile de fond, le logo de Cohen, *The Order of the Sacred Hearts*, calqué sur l'étoile de David par l'imbrication de deux cœurs inversés, d'abord entrevu dans un flou « artistique », avant de se dessiner avec plus de précision, jusqu'à se détacher nettement en finale du concert. Peu de musiciens sur scène, mais tous éminemment professionnels, jouant avec un art consommé de divers instruments acoustiques et électroniques — la mandoline espagnole rappelant le bouzouki grec (et par écho l'aventure hellénique du juif montréalais amorcée dans la métropole avant l'exil volontaire à Hydra) — et, bien sûr, les indispensables voix de femmes qui venaient tapisser, de